

LES BONNETS ROUGES

Mussée au creux d'une berceuse dans une escoundiha cantaloue, ou bien juchée sur un ornithoptère imaginaire cher à l'ami Léonard, Chantal C. de Saint-Chaffrey, aux deux quartiers de noblesse, aurait pu vous narrer cette aventure, mais elle a préféré s'immerger en juillet dernier dans le pays des hautes coiffes et des troménies que certains îliens appellent les rogations. Qui parmi nos fidèles lecteurs peut expliquer cette particularité bigoudène ? L'explication la plus vraisemblable remonte au 2 juillet 1675, lorsque quelques paysans pont-labbistes, baptisés plus tard les « bonnets rouges », se révoltèrent contre l'administration colbertiste qui avait décidé d'augmenter les taxes sur le papier timbré. En représailles, Louis XIV fit raser plusieurs clochers de Cornouaille. Les pieux habitants décidèrent alors de figurer au-dessus de leur tête les clochers rasés. Un esprit de compétition pour la plus haute coiffe fit ensuite le reste.

Quelques esprits zététiques, dont Chantal C., se sont penchés sur la question, croyant que cet événement relevait du para-normal. On la voit parfois errer dans la lande, revêtue d'une sorte de chlamyde, ou bien déguisée en quinotaure ou en antrustion, reformant la truste et recherchant les proscynèmes sur les stèles gauloises christianisées. On dit qu'elle aurait retrouvé trace du célèbre édit de Caracalla (202 av. JC) accordant la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire.

Les bonnets rouges affectionnent, paraît-il, le métier de taille-doucier ou bien celui d'hirudiniculteur, tel qu'il était pratiqué par quelques physiocrates près de Loctudy. D'autres sont vexillologues, notamment les mennonites, pourtant peu nombreux en Pays Bigouden. En effet, cette terre bretonne a donné vie à maints profès, que ces derniers soient simples, perpétuels ou solennels. Certains anachorètes se sont faits camaldules, d'autres barnabites, augustins récollets, ou encore augustins déchaux, autant d'instituts religieux masculins pour la plupart fondés au 16^e siècle. Quelques audacieux sont partis en Orient pour intégrer des églises catholiques peu connues, comme l'église maronite de rite syriaque antiochien, l'église syro-malabare...

Mais, nous narre Chantal C., les Bigoudens se sont également illustrés pendant le premier conflit mondial. Combien de poilus nés sur les rives de l'Odette se sont volatilisés dans les descenderies de la butte de Vauquois, après avoir creusé sous les lignes allemandes pour placer la cheddite au fond de la sape. Les familles conservent dans leurs greniers les médailles militaires témoignant des sacrifices des soldats finistériens. Chantal C. de Briançon s'est ainsi lancée dans la phaléristique, inspirée sans doute de l'originalité des phalères romaines qui ornaient les cuirasses des centurions. Elle est même remontée jusqu'à l'aube du premier millénaire en recherchant sur le terrain les traces de certains strandhöggs, ces « coups sur le rivage » chers aux Vikings, ancêtres des « coups de main » de nos stratèges militaires contemporains. Que de conséquences vécues encore aujourd'hui des Traités de Verdun en 843, rassemblant Charles le Chauve, Lothaire et Louis le Germanique, et de celui de Saint-Clair-sur-Epte en 911, mettant en scène Rollon et Charles III le Simple ! Chantal C. raconte que quelques bornes miliaries aujourd'hui fossilisées sous les ronces seraient en fait des pierres runiques. Des paperoles historiées illustrent fort bien cet amalgame dans les châteaux construits par Nicolas-Ledoux (1736-1806), lui qui a imaginé le pacifère (ou la sphère « conciliatrice », ancêtre des Comités de gestion). L'on imagine sans peine les concerts de quintets de quintons... Admirez, si vous vous rendez à Bénouville par exemple, la parfaite stéréotomie de l'escalier central !

Manoir de Kérogan, le 21 août 2006